

Chronique de ma terre retrouvée

Laissez-moi me présenter : je suis vétérinaire. A priori rien à voir avec la littérature. Lassé de soigner depuis quelques années des chienchiens à leur mémère dans une grande ville, je suis venu m'installer dans ce petit village de campagne, pour exercer mon art (comme on dit) auprès de chevaux, veaux, vaches... J'ai choisi le Morvan, pour une raison qui peut paraître futile : le paysage. Vallonné, presque montagneux, vert, animé grâce aux chemins, aux rivières, aux haies, c'est un paysage vivant et naturel, qui n'a pas l'air d'être créé pour faire beau sur les cartes postales et les dépliants touristiques...

MARS

Ce soir-là, je rentrai assez tard chez moi. J'étais allé au cinéma, une de mes grandes passions, à la petite ville voisine. Je revenais en roulant assez lentement, car j'étais fatigué et la nuit était sombre. A quelques kilomètres seulement du village, je vis dans le lointain une lueur orangée, vive. Plutôt intrigué, je focalisai mon attention dessus pour comprendre de quoi il s'agissait. Un peu trop ! ... Je faillis me mettre au fossé ! Un grand coup de volant, je redressai et ralentis, puis je continuai à observer. Cette couleur, cette allure dressée vers le ciel... Je commençais à être inquiet. La route me rapprochait inlassablement, mais certains virages, certaines collines me masquaient la vue et me faisaient enrager. Enfin je fus assez près pour voir et pour comprendre : il y avait un feu, et même un grand feu ! Une angoisse se mit à m'étreindre, je sentais mon cœur et mon ventre se contracter... Au jugé, l'incendie avait l'air d'être en dessous de l'église, proche d'un groupe de maisons formant une sorte de cour. Je n'habite pas au bourg mais dans un hameau. Malgré tout, je décidai de changer de chemin et d'aller voir si on avait besoin d'aide. Plus attentif à la route, j'allais un peu plus vite pour ne pas perdre de temps.

Arrivé au village, je me garai à côté de l'église. J'entendais crépiter le feu, et quelques cris qui avaient l'air plutôt joyeux, mais aucune sirène de pompiers. Je m'engageai dans la petite ruelle sombre. Je voyais le reflet des flammes sur le mur de la maison du fond, exaltant la couleur blonde de la pierre. Débouchant sur la petite place, je découvris au milieu un grand bûcher avec un arbre entier planté en son centre. Ses branches, léchées par les flammes, étaient incandescentes. Il y avait un peu de monde autour, et d'une radio s'échappait de la musique, bourrées et polkas. Deux ou trois couples de

jeunes gens dansaient en rond autour du bûcher. Je restai planté là, les mains sur les hanches, étonné de voir des gens s'amuser dans le froid d'une soirée d'hiver.

- "Ah ! M'sieur le vétérinaire !" s'exclama alors une grande voix, venez donc vous joindre à nous pour les Bordes !

- "Les Bordes ?"

- "Ça se fait-y donc point, d'où vous venez ?" reprit mon interlocuteur avec un malicieux accent morvandiau. "Demain, c'est le premier dimanche du Carême. On n'aura plus le droit de s'amuser jusqu'à Pâques. Alors, on fait la fête pour dire un petit adieu à la danse. On la retrouvera plus tard ! Restez un peu, quand le feu va descendre, les garçons sauteront par-dessus ! Y a plus grand monde qui fête encore les Bordes de nos jours" ajouta-t-il avec un brin de mélancolie...

Pour ne pas blesser l'auteur de cette invitation, je restai malgré une sensation de malaise. Tout autour de la place, les volets des maisons étaient fermés, sans doute pour conserver la chaleur à l'intérieur. Malgré l'intensité du feu, ce détail augmentait la sensation de froid et de solitude. Les couples dansaient avec ardeur, les spectateurs tapaient dans leurs mains. Leurs ombres se détachaient sur les murs, fantomatiques et tremblantes au gré des flammes. Tout cela formait une triste fête, un souvenir du passé qui avait perdu de son sens. Et pourtant, l'hiver est long en Morvan. C'est une saison rude, et moi aussi je ressentais un besoin de l'égayer. Depuis la Saint Cochon fin janvier, il n'y avait pas eu de fêtes. Alors, malgré moi, je m'approchai des spectateurs et me mis comme les autres à marquer le rythme de mes mains.

AVRIL

Il mit la clef dans la serrure et la fit tourner deux fois. Clac, clac. Il reconnut le bruit sec du mécanisme bien entretenu, régulièrement nettoyé par son grand-père. Il poussa lentement la porte en fermant les yeux, pour laisser tout d'abord l'odeur de bois l'assaillir. Juste à côté de la porte, à droite en entrant, une ouverture dans le mur donnait dans le réduit où le sabotier, son grand-père, stockait les billes de bois qui attendaient là quelques semaines avant d'être travaillées. Il en montait une douce odeur de sève de différentes essences, hêtre, acacia, noyer pour les sabots de fête. Quand il eut reconnu les différents parfums, il ouvrit les yeux en tournant la tête à gauche, vers le mur percé de deux fenêtres surmontant le long établi – son grand-père aimait à travailler à la lumière naturelle. Il s'y attendait mais fut néanmoins surpris par sa réaction : les larmes lui montèrent aux yeux, et l'espace d'un instant il crut voir son grand-père penché sur ses sabots. Son grand-père, c'était l'Emile, le sabotier brutalement disparu sans avoir vraiment profité d'une retraite prise très tard, dans un accident de voiture idiot, comme tous les accidents.

Il secoua la tête. "Il ne faut pas penser à cela. Je suis venu vider la maison de ce qui me revient, pour la laisser ensuite à ma sœur. Je n'aurais même pas dû entrer dans l'atelier". Il faut dire que l'enseigne, qui représentait saint René, patron des sabotiers, retiré dans sa solitude en Italie et façonnant des sabots, l'avait attiré comme un aimant. C'est qu'elle avait une histoire, cette enseigne. Lorsque l'Emile avait fait son Tour de France pour devenir compagnon, il avait rencontré un futur compagnon menuisier, devenu son meilleur ami, et sa future femme, qu'il avait ramenée avec lui pour l'installer dans la maison familiale, de l'autre côté de la rue. Ils avaient fait un bout de route ensemble, ce qui à l'époque avait causé un scandale. Pourtant, le soir, au lieu de s'occuper de sa future épouse - pour rien au monde,

il n'aurait touché un cheveu de sa tête avant le mariage !- l'Emile admirait son ami sculptant un morceau de bois qui allait devenir la plus belle enseigne de sabotier qui soit.

Tout cela pour aboutir à cet atelier délaissé, dont il faudrait vendre les outils. Comme d'habitude, tout était impeccablement rangé, chaque outil à sa place, les manches en bois brillant encore du dernier astiquage. Accrochés au mur par ordre de taille, les haches, les herminettes, les paroires, les tarières, les cuillers attendaient l'artisan. Quelques billes de bois tout juste dégrossies, rangées sur l'établi, témoignaient que le grand-père, malgré son âge, n'avait pas renoncé à son art. Sur une étagère, dans le recoin entre la porte et l'établi, une série de tous petits sabots attendaient. Ils étaient finis, prêts à être portés, décorés qui d'une fleur, qui d'un motif géométrique. Il en prit une paire entre ses mains, si légère pour lui, si lourde pour l'enfant à qui elle était destinée. Dans la famille, tous les nouveau-nés, y compris les cousins, avaient eu leur paire, faite pour être portée vers l'âge de trois ans. Le grand-père prévoyant avait fabriqué tout ce qu'il fallait pour la prochaine génération ! Il reposa délicatement la paire de sabots, songeant du haut de ses vingt ans aux enfants qu'il n'avait pas. Pas encore ?

Il connaissait les gestes. Il choisit un paroire, le fixa à son extrémité à l'établi, puis attrapa une ébauche afin de la travailler. Plus tard, étonné de voir la porte ouverte, j'entrai et le trouvai là, à son travail. Par manque d'habitude, il peinait, mais ce qu'il avait entre les mains prenait la forme d'un sabot.

J'avais visité cet atelier avec l'Emile, à l'automne. J'avais aimé l'amour du métier et du travail bien fait chez cet homme. J'aimerais bien que son petit-fils reprenne l'activité, mais comment en vivre aujourd'hui ? Et comment espérer d'un jeune qu'il accepte de venir vivre la rude vie de ce pays ?



MAI

Depuis plusieurs jours, les hommes scrutent le ciel. J'entends des phrases comme "déjà cinq jours, six jours, sans pluie". Cela m'étonne un peu. Le mois de mars a été très pluvieux, avril plutôt froid. Alors je trouve bienvenu ce doux soleil qui nous réchauffe enfin, après un hiver rigoureux. Pour moi, il est temps que le printemps arrive. Le retour de cette saison, c'est le retour des oiseaux migrateurs qui nichent, peuplent à nouveau les haies et leur redonnent vie. C'est aussi les arbres fruitiers qui fleurissent, les feuilles vert tendre qui se déploient, avec pour certaines, comme sur les peupliers, cette étrange couleur cuivre qui donne aux arbres du printemps une fugitive allure d'automne. Profitant de mes habituelles excursions, j'observe ce moment de l'année qui est aussi celui de l'apparition des jeunes veaux tout blancs dans les prés, craintifs, malhabiles, un peu accrochés à leur mère. Bref, sans tomber dans le cliché (je l'espère), le printemps est une saison pleine de charme, et les agréables jours ensoleillés, un peu chauds, qui viennent de s'écouler furent un vrai plaisir. Mais je suis surpris qu'il ne soit pas partagé. Alors, dimanche au café, j'ai fini par poser la question. La réponse a fusé, rapide, évidente pour tous :

"Mais enfin, c'est mai qui fait le foin !"

Cette formule respirait la sagesse populaire, presque le proverbe, en tout cas la certitude. Devant mon expression de visage, manifestant à l'évidence

l'incompréhension, l'un des éleveurs eut la gentillesse de m'expliquer :

- La récolte de foin se construit sur les pluies de mai. S'il ne pleut pas d'ici deux à trois jours, elle peut être très réduite. Alors, l'hiver prochain, quand les bêtes seront aux étables (ici ils disent stabulls), il faudra acheter du foin pour les nourrir. Ce sera une mauvaise année pour nous.

- Ça ne peut pas se rattraper en juin ?

- Même s'il pleut bien en juin, le foin ne sera ni très haut ni très dense. Cela fera une petite récolte. Et n'oublie pas qu'il lui faut du soleil pour mûrir ! Pousser d'abord, mûrir ensuite.

- Et que dit la météo locale ?

- Elle annonce la pluie pour mardi. Espérons qu'il en tombera plus que pour mouiller la poussière.

Mardi. Il a plu vingt minutes ce matin, au total moins de cinq millimètres d'eau. J'ai fait ma tournée chez les éleveurs pour vacciner les veaux nouveau-nés, et contrôler la santé des vaches encore pleines. L'humeur est sombre.

Mercredi. Il pleut à verse : la récolte de cette année est sauvée ! Mais je ne peux m'empêcher de penser que chaque année, ils vont scruter le ciel de la même façon, vivre les mêmes angoisses. Je savais, comme tout le monde, que l'agriculture était dépendante de la météo, mais je n'avais jusqu'alors jamais imaginé que c'était aussi le cas pour l'élevage.

MAI

Finalement, il a beaucoup plu. Le niveau des rivières a remonté, les prés ont verdi. La bonne humeur est revenue chez les éleveurs du village, et comme par voie de conséquence elle est également revenue chez les autres. A écouter les conversations à droite ou à gauche, je comprends que le spectre d'une sécheresse s'est éloigné, mais que depuis quelques semaines, il était présent dans les esprits. Tous se remémoraient la dernière grande sécheresse, quand il n'avait pas plu d'avril à septembre. Les vaches qui meuglaient dans les prés jaunis, affamées, les rivières asséchées, quelques poissons qui attendaient de crever dans les flaques restantes, les feuilles des arbres qui tout à coup, du jour au lendemain, jaunissaient puis tombaient. Très vite, l'herbe a manqué, il a fallu chercher des solutions pour nourrir les animaux. Ils ont commencé par abattre les vernes dans les prés, pour faire manger les feuilles aux bêtes. Puis ils ont attaqué les réserves de foin, la pèur au ventre pour l'hiver suivant. Ils ont sevré les veaux très tôt cette année-là pour ne pas trop fatiguer les mères. Les voisins les ont entendus meugler de désespoir pendant deux jours. L'hiver qui a suivi a été dur aussi : quelques vaches trop fragilisées par l'été caniculaire n'ont pas survécu, il a fallu rationner le foin malgré les achats supplémentaires pour tenir jusqu'à la fin d'une saison qui a trop duré...

Au milieu du récit de ces duretés de la vie surgissaient des anecdotes plutôt savoureuses. En voici une que j'ai appréciée.

Six heures. Comme d'habitude, il se réveille sans aucune sonnerie, le réflexe est depuis longtemps bien ancré. Il fait presque jour dans la chambre malgré les rideaux soigneusement tirés. Depuis des semaines et des semaines, il ne pleut pas, le ciel est entièrement dégagé, et dès qu'il se lève, le soleil inonde la terre d'une lumière dure, ardente, qui commence à tuer les plantes. Quelques grognements se font entendre au dehors. Sa maison est

très isolée, à l'écart du village et de ses hameaux. Et même s'il y passe toujours du monde, c'est rarement à une heure aussi matinale ! Il repousse brusquement les draps, inquiet, attrape une chemise et un pantalon, puis descend dans le noir du couloir. Lorsqu'il alluma la lumière dans la salle du bas, il entendit à nouveau des grognements, et le bruit de branches sèches qui se cassent.

"Ça alors !" pensa-t-il, et il alla dans le réduit au fond de la cuisine chercher son fusil. Il prit le temps de le charger avant de sortir sur le pas de la porte. Devant lui, s'étendait son jardin, et sur le côté, le potager. Au bruit qu'il fit, des oiseaux s'envolèrent des arbustes qui bordent le potager. Sans bouger, il scruta les alentours. Rien, ni mouvement, ni son. Il attendit un bon moment, avant de renoncer. "J'ai dû rêver" se dit-il. Il retourna donc à sa journée normale, nourrir les bêtes, puis un casse-croûte, puis aller chez le Bernard pour lui emprunter son tracteur. Il raconta sa mésaventure à la femme du Bernard et à son fils, qui lui dit à tout trac :

- Tu vois pas que ce serait un sanglier ? J'en ai vu sortir du bois, je pense qu'eux aussi ils ont faim.

- Nom de dieu !

Il bondit dans son C15, et se précipita chez lui. N'entendant plus rien, le matin en sortant, il n'avait pas inspecté le potager, en partie masqué par une haie d'hibiscus et de lilas. Et cette partie masquée, c'est le carré de pommes de terre ! En arrivant, il constata les dégâts dans le potager : tout le carré retourné, les pommes de terre envolées, mais pas perdues pour tout le monde ! Il se traita de con plusieurs fois avant de réfléchir : s'il n'avait pas entendu les sangliers en sortant, c'est sans doute qu'ils étaient partis, leur forfait déjà accompli ! Pour éviter le pillage, il aurait donc fallu dormir dans le potager ! Et comme il n'en était pas question, il en était quitte cette année-là pour acheter ses patates !